Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 60 (1877)

Nachruf: Harpe, Jean de la

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean de la Harpe,

Docteur en médecine, à Lausanne.

Le 25 juin 1877, précisément dans l'ancienne demeure du général César de la Harpe, s'endormait paisiblement au milieu de sa famille un représentant du même nom, JEAN-JAQUES-CHARLES DE LA HARPE, ancien médecin en chef de l'Hôpital cantonal. Quatre jours auparavant, sa compagne fidèle l'avait précédé dans ce voyage que nul n'évite, et pour lequel, comme il le disait lui-même : « ses comptes étaient réglés avec Dieu et avec les hommes. »

Par une singulière coïncidence, plus de cinquante ans auparavant il fit dans cette même maison son entrée dans le monde ; jeune étudiant, revenant de Paris, accueilli avec bienveillance par le général, il y était invité à un bal. Après quelques tours de danse, son père ne le voit plus, le cherche en vain, Jean de la Harpe avait disparu, trouvant ces divertissements, disait-il, mortellement ennuyeux. Il aima la nature et les travaux de cabinet, mais le monde jamais.

Ceux qui le visitaient dans les dernières années de sa vie, avaient peine à reconnaître dans le vieillard enveloppé de fourrures, incapable de marcher, l'homme autrefois plein d'ardeur, le grimpeur infatigable qui, sans effort, gravissait nos Alpes à la recherche de quelque plante ou de quelque lépidoptère peu connu. — Une paralysie lente des

jambes, amenée probablement par un excès de travail, l'avait depuis 6 ans arrêté dans son activité incessante.

Il n'était pas oisif cependant. Des récits d'histoire naturelle illustrés lui rappelaient ses chères études. Son testament grec, qu'il préférait à tout autre, lui redisait les promesses de Dieu qui avaient été sa joie dans les années de santé, et sa force dans celles de maladie.

J.-J.-C. de la Harpe naquit à Paudex, le 30 septembre 1802. Son père était un esprit cultivé, amant de la nature comme il se nommait lui-même; il s'adonnait à la botanique et à la minéralogie, et fut longtemps membre du conseil des mines et salines. Il légua à son fils un goût très vif pour les recherches et l'observation, lequel, favorisé par d'excellentes études, à Paris et en Allemagne, ne tarda pas à produire de beaux résultats.

Dans sa première jeunesse, Jean de la Harpe se faisait remarquer par ses yeux toujours fixés sur le sol, interrogeant ici une fleurette qui se dérobait sous la verdure, là un caillou que le ruisseau avait amené. Dès qu'un objet attirait ses regards, il se hâtait de s'en emparer et de le montrer à ses compagnons, surpris de cette interruption à leur babil. — Ceux-ci lui pardonnaient à peine cette singularité.

Plus tard, promu en rhétorique, s'il se joignait sur la cour du collége ou la terrasse de la cathédrale aux conversations de ses condisciples discutant quelque problème philosophique ou littéraire, il leur faussait bientôt compagnie, s'écriant: « Bah!... Rêveries! » — Il ne se doutait pas que plus tard lui aussi payerait son tribut à ces rêveries! Alors il lui fallait un autre aliment; les écrits d'histoire naturelle, les récits de voyage l'attiraient avant tout.

Ses études se firent à Paris, à Berlin et à Göttingen où il reçut son diplôme *eximia cum laude* en 1826. Il lui prit fantaisie de faire la route à pied de Berlin à Göttingen par amour de la nature, de l'imprévu, de la liberté.

A Paris, son goût pour les sciences naturelles se développa rapidement; il trouva dans les cours publics, dans le Jardin des Plantes, l'herbier Delessert et l'affectueux intérêt du botaniste Gay de vifs encouragements. Il se livra avec zèle à l'étude de la botanique, écrivit et publia une *Monographie des vraies Joncées*. Il courait alors la forêt de Fontainebleau avec la même ardeur qu'il mit plus tard à arpenter avec Abram Thomas, Muret, Charpentier, les vallées alors peu explorées du Valais.

Rentré en Suisse en 1827, à la suite de brillants examens, il reçut une patente de médecin-chirurgien de Ire classe. Son père avait pour lui de hautes visées. Son fils n'y répondit pas, et ne partageait nullement ces projets ambitieux. Il aimait la science pour la science, avait un esprit indépendant, et manquait complétement de cette souplesse nécessaire à ceux qui veulent parvenir. Il ne sut ni ne voulut jamais se plier aux exigences de la vie du grand monde.

En 1827, il se maria selon son cœur, s'établit et fut bientôt père de famille. Malgré les difficultés d'une position des plus modeste, la dîme de ses gains fut toujours destinée aux nombreuses misères qu'un médecin rencontre sur sa route. Au début de sa carrière, fort occupé d'une pratique qui devenait nombreuse, il ne put consacrer à la botanique que les rares moments de loisirs. Chaque année une ou deux courses dans les Alpes étaient ses seules vacances. Il n'abandonnait point pour cela ses observations scientifiques; il cultivait et aimait la médecine comme toute autre branche de l'histoire naturelle.

Il observait avec une sagacité rare les phénomènes de la vie organique en état de maladie, analysait avec rapidité et finesse, jugeait avec sûreté. Ces qualités faisaient de lui un clinicien distingué, mais elles ne pouvaient suffire à lui créer une clientèle brillante. Pour lui, le temps était trop précieux pour écouter les plaintes infinies des souffreteux ou

des hypocondres. Habituellement préoccupé par des cas difficiles dont il cherchait la solution, il recevait brusquement les malades qui, comme ceux de Molière, n'avaient pas une bonne maladie qui en valut la peine : « Laissez-moi tranquille, je n'ai pas de temps à perdre à des bobos ! »

Il n'était pas non plus assez désireux de parvenir pour supporter les petits ennuis de la pratique civile. Autant il aimait la science, autant il détestait le « métier. » Autant il donnait une sérieuse attention aux maladies, autant il s'inquiétait peu des caprices des malades. Son lieu de prédilection était l'hôpital; « là, disait-il, on y fait de la science, » de l'art et non pas de l'industrie. »

En médecine comme en histoire naturelle, il n'avait guère de sujet favori. Curieux de savoir, passionné et ardent dans tout ce qu'il entreprenait, tout était pour lui un objet de recherches et d'études nouvelles. Levé dès l'aube, il enregistrait et développait ses observations. Nous le voyons écrire sur les sujets les plus variés.

En *physiologie* et *chimie pathologiques*, il s'occupa de bonne heure d'analyses du sang; plus tard ses recherches l'amenèrent à découvrir un procédé simple et sûr pour doser l'urée dans l'urine des malades; il rechercha la cause physique du frémissement cataire.

L'*anatomie pathologique* était un de ses sujets favoris. Lorsqu'il fit ses études, cette science en était encore à ses débuts et il en suivit toujours le développement avec attention. Il publia deux notices sur l'hépatisation jaune (caséeuse) du poumon comparée à celle du bétail et sur l'hépatisation grise dans la fièvre typhoïde.

La *matière médicale* lui fournit l'occasion de diverses notices, par exemple, sur l'action des eaux de Louëche, sur l'usage de la gentiane rouge, sur l'emploi des eaux-mères de Bex.

En *chirurgie*, ses travaux furent nombreux. Il imagina l'emploi des sondes coniques droites dans les rétrécissements de l'urèthre, il modifia d'une manière ingénieuse le porte-aiguille de Wutzer, il proposa un procédé spécial pour l'adaptation des tubes métalliques dans la fistule lacrymale (thèse inaugurale). Ses recherches sur la cause des varices, ses observations de cas de hernies, d'affections des os, sur le traitement de l'hydrocèle par les injections de la teinture d'iode, ont été publiées dans nos journaux suisses de médecine.

C'est sur des sujets de *pathologie interne* qu'il a le plus écrit. Le rhumatisme aigu, la fièvre typhoïde et les pneumonies ont été les objets constants de ses recherches. Il a publié pas moins de sept notices diverses sur les affections inflammatoires du poumon; ses notes statistiques sur les pneumonies observées à l'hôpital de Lausanne ont une réelle valeur. Ses travaux sur la fièvre typhoïde sont presque aussi nombreux; il a décrit diverses épidémies, analysant avec précision leurs différents caractères nosologiques. Il a été l'un des premiers à recommander les affusions et les immersions froides dans certains cas, et fut près d'encourir l'anathème de plus d'un confrère pour avoir osé recommander l'emploi des stimulants et en particulier du vin dans d'autres cas. — *Quantum mutatus...*

De plus, les affections de la peau, la gale entr'autres, puis la dyssenterie, les affections du cerveau et de la moelle, celles du foie, des vaisseaux, ont fait l'objet de notices diverses dans les journaux médicaux de l'époque.

En *accouchement* et en *gynécologie*, s'il a peu écrit, il était néanmoins d'une adresse rare qui lui a procuré plusieurs fois des succès inespérés.

Les questions de *législation* et de *police médicale* lui étaient familières, grâce à sa longue présence au Conseil de santé où il siégea comme vice-président (dès 1834 à

1850), et plus tard comme membre adjoint (dès 1850 à 1871).

La loi sanitaire qui régit actuellement le canton de Vaud est en grande partie son œuvre. Dans deux notices sur le concordat, il prit position contre ce nouveau rouage semi-fédéral. J. de la Harpe était cantonaliste à fond.

Il publia diverses notes *statistiques* sur le crétinisme en Suisse, sur le mouvement des malades à l'hôpital de Lausanne, etc.

Enfin la *médecine vétérinaire* ne lui était pas indifférente. Nous retrouvons de lui une notice sur une épidémie de rage chez les renards, une autre sur la rage observée chez les bêtes à cornes dans le Jura et le canton de Vaud, une autre encore sur une nouvelle maladie (gale) des chats, introduite à Lausanne par des chats de Savoie, une enfin sur l'amélioration des races de chevaux.

Pendant les vingt premières années de son activité médicale, J. de la Harpe eut peu de temps à consacrer à des travaux d'histoire naturelle. Dans ses courts loisirs, il augmentait et classait son herbier. Mais vers 1846 il se mit avec une juvénile ardeur à l'étude des *Lépidoptères*. Il s'occupa de la partie la plus difficile, celle des *Microlépidoptères suisses*. Il les élevait, les observait, les dessinait à l'aide de la loupe. Avait-il à faire une visite de malade à la campagne dans la belle saison, il revenait rarement les mains vides. Ses enfants se souviendront longtemps des excursions du dimanche dans les forêts de Lausanne, où chaque arbuste était examiné, secoué, pour en faire échapper les papillons, les chrysalides ou les larves, qui y font leur demeure. Au retour, il fallait soigner ces richesses, étendre les ailes, donner aux chenilles la nourriture qui leur convenait. Le cabinet du docteur n'avait point de meubles élégants ; c'était plutôt un laboratoire de zoologie.

Secondé par les travaux des Frey, Rothenbach, Brémy,

Meyer-Dürr, Ott, Anderegg et autres, il réunit une collection complète des microlépidoptères propres à notre patrie, et il en publia le catalogue raisonné dans les *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles*, sous le titre : FAUNE SUISSE, LÉPIDOPTÈRES, IVe partie, *Phalénides* (1852) ; — Ve partie, *Pyrales* (1854) et 2e supplément aux Phalénides. — VIe partie, *Tortricides* (1857). — Troisième supplément (1863). Un certain nombre d'espèces nouvelles se trouvent décrites et figurées dans ces divers mémoires.

Il fit hommage des collections qui servirent de base à ce grand travail au Musée cantonal d'histoire naturelle.

Il publia soit dans le *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, soit dans les *Mittheilungen der schweizerischen entomologischen Gesellschafft*, toute une série de notices relatives aux lépidoptères de Suisse et de Sicile, à la génération des Psychides, au frein des ailes des lépidoptères, etc.

Il voua une attention toute spéciale à certains insectes nuisibles. Sur le ver de la vigne *(Cochylis roserana)*, entr'autres, il publia divers renseignements et conseils aux viticulteurs.

Les dégâts causés par la *Coleophora laricella*, Hubner, le *Coccus persicæ*, la chenille de la *Larentia brumaria*, lui suggérèrent de nombreux moyens pour la destruction de ces insectes.

Scrutateur infatigable, il s'attaquait à toutes les questions qui excitaient sa soif d'apprendre. C'est ainsi que frappé par les sculptures presque régulières que présentaient certains galets calcaires du bord de nos lacs, il voulut en connaître l'origine et avec le secours de MM. les professeurs Forel et Pictet de la Rive, il finit par découvrir que l'auteur probable des trous et des cannelures observées était la larve d'un névroptère.

Terminons la liste de ses travaux zoologiques en in-

diquant une courte notice sur la migration des hirondelles.

La *géologie* était devenue parmi les naturalistes la science à la mode, comme la botanique et la minéralogie l'avaient été quelque vingt ans plus tôt. Jean de la Harpe entra aussi dans la cohorte jeune et active des scrutateurs de nos Alpes, et sans études préliminaires il se lança avec son ardeur accoutumée à l'encontre des problèmes les plus difficiles. C'est ainsi qu'il n'hésita pas à soumettre au jugement de la science ses observations sur les environs de St-Gervais en Savoie, sur la chaîne du Meuveran et sur celle de la Tour d'Aï, sur la source des Cases près de Lausanne, et sur les terrasses diluviennes du lac Léman.

Lorsque sa vue affaiblie l'empêcha de s'occuper plus longtemps de microlépidoptères, et que ses jambes commencèrent à faiblir, la *météorologie,* qu'il avait toujours aimée, s'offrit à lui comme un objet de faciles observations. Déjà dans ses jeunes années il avait présenté à la Société vaudoise des sciences naturelles, des observations d'arc-en-ciel blanc, d'aurore boréale; plus tard il lui présenta ses réflexions sur les vents dans le bassin du Léman, sur les glaciers, leur formation et le regel de la glace. Les travaux de ses dernières années sont restés en portefeuille.

Dans cette même période, la science appliquée à l'*agriculture,* et surtout à la *viticulture,* prit petit à petit une place importante dans ses préoccupations. Après les insectes nuisibles, vinrent les maladies : l'oïdium, la jaunisse, le champignon blanc des racines, les aulx firent tour à tour le sujet de communications ou de travaux écrits, puis les questions de plans, de cépages, de culture. Son intention était de publier un manuel de viticulture complet, raisonné, basé sur les données de la science. Il ne put qu'ébaucher ce vaste travail.

Si l'Hôpital cantonal était pour J. de la Harpe le centre

d'où rayonnait son activité médicale, la *Société vaudoise des sciences naturelles* était celui où convergeaient tous les travaux du naturaliste. Il en a été longtemps le membre le plus zélé, donnant, malgré son âge, l'exemple de l'activité et du dévouement. Non-seulement il avait toujours quelque communication intéressante à présenter, mais encore il eut, pendant nombre d'années, à soigner seul la rédaction des procès-verbaux et la publication du *Bulletin,* sans excepter même la charge de convoquer personnellement pour chaque séance les membres résidant à Lausanne. On le surnommait « le secrétaire perpétuel. » Ses travaux, connus de tous, lui méritèrent la charge et le titre de *Président de la 45e session de la Société helvétique des sciences naturelles à Lausanne,* en 1861.

En outre le *Musée cantonal* fut souvent l'objet de sa sollicitude et de sa générosité. Il fut membre de la commission des musées et de la bibliothèque pendant près de 10 ans. Nous avons vu qu'il fit hommage au Musée de sa riche collection de lépidoptères. Il donna son herbier au collége d'Aigle.

Il est impossible de terminer cette rapide esquisse de l'activité de Jean de la Harpe, sans dire quelques mots des sujets plus profonds qui tenaient une grande place dans sa vie, et auxquels il consacra non-seulement une grande partie de ses dimanches, mais encore de fréquentes méditations. Goûtant peu les relations purement sociales, ne faisant partie d'aucun cercle, par amour du foyer, plus que par système, il employait ses moments de loisirs en écrits de *philosophie morale et religieuse,* en traductions d'ouvrages théologiques allemands. Tholuck, Claudius et Müller étaient ses auteurs favoris.

Il aimait la nature avec passion, il la goûtait avec une intensité qui amenait souvent des larmes dans ses yeux. Mais non content de la sentir et d'en admirer l'ordre et les

manifestations, il se demandait quelle est l'origine de ces choses et quel est leur but final. « D'où vient la vie? Et où » va-t-elle? — La matière ne peut engendrer la vie. — » Même en admettant que chez les êtres vivants la volonté » fût le produit de la lutte qu'ils ont à soutenir pour leur » existence, d'où leur viennent la raison et le jugement? — » Il y a une vie morale supérieure à la vie physique. »

L'immortalité de l'âme était pour lui une vérité intuitive, un axiome. Son être tout entier se serait révolté s'il l'avait mise en doute un seul instant.

« Mon corps peut périr et se dissoudre, le moi survivra. » Je vis, je vivrai. C'est une vérité qu'aucun raisonnement » ne saurait ébranler; je ne la crois pas seulement, je la » sens, je la constate en moi aussi nettement que mes yeux » constatent les faits de la nature. »

Sa conscience délicate, scrupuleuse, jointe à un caractère facile à entraîner; un sentiment profond du devoir, uni à une nature vive et passionnée, le mit de très bonne heure en face du problème du bien et du mal et de sa responsabilité personnelle. « La justice parfaite n'existant pas sur » la terre, elle doit exister quelque part. »

La solution de ces graves problèmes, il la trouva pleinement satisfaisante dans la Révélation. Il y trouva de plus une source de force dans ses moments de faiblesse, de paix pour le passé, et de sécurité pour l'avenir.

Sa plume ne tarda pas à s'exercer sur toutes ces questions. Elles prirent dans sa vie intime une place qui grandit avec les années.

Mais s'il écrivit beaucoup, il publia peu, et lorsqu'il le fit ce ne fut que pour céder aux sollicitations d'amis. Le seul travail important qui vit le jour fut une traduction de l'ouvrage de Tholuck : *Die Lehre von der Sünde,* éditée à Neuchâtel en 1840 sous le titre de : *Guido et Julius, ou Lettres de deux amis sur le péché et le Rédempteur.*

Les autres parurent comme articles de journaux dans le *Chrétien évangélique* et la *Revue théologique* de Paris.

Sans avoir fait de la théologie et de la philosophie une étude spéciale, il en saisissait les théories et les formules avec facilité, les applications avec originalité. Ses essais psychologiques étaient plus moraux que systématiques.

Les dernières années de sa vie, pour n'être pas les plus productives, furent néanmoins une source d'instruction pour ceux qui l'approchaient.

Les courses de montagnes étaient une de ses plus grandes jouissances; tant que ses forces le lui permettaient, il parcourait et gravissait nos Alpes. Comme le chamois d'un de ses poètes favoris, il aimait

> Dans les ombreux vallons de la neige éternelle
>
> . . . . . .
>
> Aspirer loin du monde un vent de liberté.

Ce fut un triste jour que celui de sa dernière excursion au lac Lioson. Après avoir contemplé ces eaux bleues encadrées de fleurs alpestres, qui toutes lui rappelaient un souvenir de jeunesse, il sentit les forces lui manquer. « C'est fini, » dit-il, « je ne peux plus marcher. » Il fallait dire adieu à un de ses plaisirs les plus vifs. Bientôt aussi il dut renoncer au grand intérêt de sa vie, à l'Hôpital cantonal, dont il avait été le médecin en chef durant 36 années.

Dans ces circonstances, il n'eut pas le courage de rester à Lausanne. Il passa l'hiver de 1871-72 en Toscane où ses forces lui permirent encore de jouir, avec la vivacité d'impressions qui le caractérisait, des ressources artistiques de Florence et de la beauté de ses environs. Il y relisait son Virgile avec bonheur.

De retour en Suisse, il tenta en vain de reprendre quel-

ques occupations; il fallut se résigner à l'inaction. Pour une nature comme la sienne le sacrifice était grand. Il sut se soumettre. Ceux qui l'ont vu de près pendant les dernières années de sa vie, se souviendront toujours de la sérénité avec laquelle il acceptait les privations que lui imposait la faiblesse. Cette soumission était joyeuse, volontaire; il attendait la réalisation des mystères qu'il n'avait fait qu'entrevoir ici-bas.